

« Soyez réalistes, demandez l'impossible » 68 et les épigones de l'utopisme de la fin de l'utopie

Valérie PAULUS
Université de Liège

Dans les années 60, l'éthique qui avait inspiré la reconstruction d'un monde ruiné par la guerre ne nourrit plus que de banales, mais implacables, idéologies : le progrès technologique, la consommation pour elle-même, abandonnant l'homme au règne de l'avoir et du paraître pour le déposséder de son être. Dans un monde qui lui semble désormais privé de sens et qui ne lui offre d'autre destin que de servir un régime dont elle mesure déjà l'absurdité, la génération du baby-boom, récemment érigée en classe d'âge, est déchirée par une crise existentielle à laquelle l'oeuvre d'un Sartre et d'autres livrent encore de vagues références. L'affaiblissement de l'engagement politique et l'absence d'idéaux communs ne laissant au désir de vivre intensément que le rock et les chahuts pour s'exprimer, la jeunesse revendique alors des valeurs qui lui semblent propres : la paix, l'amour et la libération du corps et de l'esprit, mots d'ordre de la culture pop, qui se développe d'abord en Angleterre et aux États-Unis. Favorisée par de nouveaux modes d'éducation plus permissifs qui encouragent l'autonomie et la créativité et par la société de consommation qui incite à l'hédonisme et à la satisfaction immédiate des désirs, la nouvelle culture des jeunes s'avère vite incompatible avec l'exigence de discipline, de rendement et le caractère bureaucratique et hiérarchique des structures qu'ils sont appelés à intégrer. C'est au sein des universités américaines, très liées à l'État, à l'armée et au secteur économique, qui semblent leur interdire tout pouvoir et sont loin de mettre en pratique l'humanisme et l'indépendance d'esprit qu'elles revendiquent, que dès 60, la contestation va s'élever.

Dans sa première phase, le mouvement des étudiants américains s'en tient au réformisme. Inspiré par la Nouvelle Gauche anglaise, la sociologie critique américaine des années 50, les antiségrégationnistes et la tradition protestataire nationale antiautoritaire et antiétatique qui sous-tendait leurs actions, il dénonce la trahison des idéaux de la nation par l'élite au pouvoir, le centralisme, la hiérarchie, et prône l'instauration à tous les niveaux de la vie sociale, de formes de démocratie directe. Bientôt, la politique des Libéraux et la violence de la répression mènent à la conclusion, devenue banale, que le capitalisme et ses monopoles ne peuvent générer que l'impérialisme et vouer l'ensemble des institutions à ne servir que les idéaux hypocrites d'une société autoritaire. Dès lors, l'insuffisance des luttes marquées par la tradition libérale va progressivement faire germer l'idée de la nécessité d'une révolution de nature socialiste.

Parallèlement, en RFA puis en Italie, s'élèvent les premières critiques de l'université. En 66, en Allemagne de l'Ouest, la fin du miracle économique, l'atténuation de la guerre froide et la guerre du Vietnam ouvrent la voie à la réhabilitation du marxisme et à l'ouverture d'un débat cruel sur le nazisme, tandis que la coalition entre sociaux et chrétiens-démocrates, qui mène à l'exclusion de toute opposition au Parlement et autorise le vote des lois sur « l'état d'urgence », suscite la réunion à l'extrême gauche de groupes divers en un mouvement d'opposition extraparlamentaire dont la tendance la plus radicale revendique à son tour un type de démocratie plus directe.

En 67, la révolte s'amplifie, la prise de conscience tiers-mondiste enracinant une lecture manichéenne de l'humanité. Aux yeux des étudiants de gauche, qui érigent en modèles Che Guevara, Castro et Mao, figures instauratrices du dépassement du communisme soviétique, le Vietnam s'impose comme le symbole de la dichotomie entre l'Occident et le Tiers-Monde, dont l'oppression, qui paraît s'identifier à la leur, et la résistance, viennent légitimer et encourager leur opposition. L'on ne saurait négliger de prendre en compte parmi les causes du mouvement, le déclin, déjà vécu en Amérique, des idéaux démocratiques au profit d'intérêts impérialistes politiques ou économiques et la marginalisation des minorités. Par ailleurs, les effets désastreux de l'industrialisation à outrance sur la nature démontraient que le « progrès » technologique risquait de transformer l'avenir, de rêve social en cauchemar : la praxis marxiste comme la praxis bourgeoise, dénoncée par Marcuse, étaient mises en accusation, et avec elles la valeur transcendante du travail.

Marcuse fut le principal inspirateur du SDS allemand. Contrairement aux autres chercheurs de l'École de Francfort, chez lui, la stigmatisation de l'autoritarisme d'une société chosifiée en un tout intégré et le procès de l'aliénation de la pensée par la technologie se doublent du constat de la mise en place des conditions nécessaires à l'avènement d'une société libre. En juillet, à Berlin-Ouest, il proclame « la fin de l'utopie » du socialisme d'inspiration marxiste et incite les étudiants à constituer avec le sous-prolétariat urbain et les masses opprimées du Tiers-Monde, la force porteuse de la nouvelle révolution. En entrant en contradiction avec une société régie par le principe de prestation, les nouveaux besoins radicaux de la jeunesse contribueront à saper l'efficacité des instruments de la tolérance répressive grâce à laquelle le capitalisme a intégré la classe ouvrière. Bien que le SDS comprenne diverses tendances qui continuent de se référer aux ouvriers, cette analyse vient globalement légitimer l'opposition des étudiants, qui, aux prises avec une société particulièrement autoritaire, vont tenter de traduire en acte certaines des thèses de Marcuse. Au refus des valeurs traditionnelles, de l'autorité et de la hiérarchie s'ajoute la volonté de transformer le travail aliénant en travail créateur, la sexualité agressive en amour vrai et de réintroduire, en vertu de la prépondérance du principe de plaisir sur celui de réalité, que prônent aussi Reich et Bloch, l'Eros dans la vie sociale. Menée par Dutschke, la révolte est marquée par le rejet que la jeunesse originaire de la RDA manifeste à l'égard des idéologies et des systèmes politiques traditionnels. Déçu par le communisme, qui lui semble, comme à Marcuse, ne pouvoir qu'entraver toute initiative révolutionnaire, Dutschke lutte en faveur d'un socialisme humain et libertaire. Mais très vite, l'idée, portée par la Commune I de Berlin-Ouest, que le dépassement du

capitalisme en vue d'un socialisme renouvelé requiert la création préalable d'îlots d'émancipation personnelle, remet en question l'autorité du SDS. Cette conception selon laquelle seule la convergence d'une multiplicité de *dialectics of liberation* est à même de contrecarrer des formes d'asservissement interdépendantes est alors largement partagée par les contestataires occidentaux. Cependant, avec la Commune II, l'expérience, déjà répandue chez les hippies, de la vie en communauté n'a plus d'autre vocation que la recherche par chacun d'une identité propre — solitaire.

D'abord dirigée contre l'université, la contestation s'est étendue à l'ensemble du système. Favorisée par la crise des débouchés dans les secteurs les moins enclins à s'accommoder du néo-capitalisme, la critique que soulèvent les contradictions d'une université récemment démocratisée, dont l'autoritarisme, les mécanismes de sélection sociale, la sous-représentation étudiante au sein des conseils d'administration et la subordination au secteur économique, sont les cibles majeures, conduit à l'organisation par des groupes autogérés, de contre-cours. Alors qu'à la suite de l'École de Francfort, certains protestataires dénoncent la consommation passive du savoir au détriment du développement de l'esprit critique, l'anti-université, amalgame du rejet nihiliste de la culture et du refus de la distinction entre étudiant et professeur et entre théorie et pratique, alimente la confusion idéologique.

Le SDS allemand et les Provos vont contribuer à éveiller les consciences françaises. Alors que le structuralisme, désormais dominant, est lu, sans doute à tort, comme un déni de l'homme, les situationnistes obtiennent une audience de plus en plus large parmi les étudiants. Influencés par Henri Lefebvre, pour qui la réaffirmation des qualités humaines et de la capacité de création de l'individu exige une révolution culturelle permanente et non ascétique de la vie quotidienne, ils traduisent le malaise d'une jeunesse confrontée au choix d'une existence aliénée et déchirée entre le travail, l'avoir et le triomphe du paraître. Soutenant toutes les formes de la liberté des mœurs, ils insistent comme Marcuse sur le rôle révolutionnaire des jeunes, qu'ils enjoignent avec le Mouvement du 22 Mars à imposer dans l'immédiat, par le ludisme, la provocation et la dérision, un hédonisme intense et totalement libéré. Toutefois, les Enragés, qui manifestent d'abord le refus de s'adapter à une société privée de sens, ne parviennent pas plus à entraîner la masse des étudiants que les nouveaux groupes politiques et syndicaux qui appellent les plus jeunes à la mobilisation anti-impérialiste. Loin de confirmer — comme le pense Cohn-Bendit — le pouvoir fédérateur de l'action exemplaire transgressive, le rassemblement massif répond d'abord à l'abus d'autorité d'un pouvoir qui, en ordonnant l'intervention des forces de police à la Sorbonne, paraît renier la jeunesse. Cohn-Bendit semble ne pas avoir été de ceux qui ont cru à l'avènement de la société idéale ; les actions du Mouvement du 22 Mars visent moins à dévoiler l'autoritarisme de la société qu'à bouleverser momentanément les rapports et les rôles sociaux, lus comme autant de stéréotypes artificiels, et à créer dans l'immédiat une situation qui autorise la libération de la parole et déchaîne la sensation d'exister intensément. C'est pourtant dans cette recherche désespérée du sentiment de vivre que réside le principe de Mai.

Au nom de l'égalité de droit, les communes étudiantes des démocraties industrielles d'Occident, comme les contestataires de l'Est et les gardes rouges chinois, mettent en cause la hiérarchie des rôles dans ses effets et dans ses racines sociales et économiques. Ce refus de tout lien de dépendance impliquait la dissolution des institutions et des instances de médiation et de représentation, suspectées de trahison et d'oppression, mais aussi la mise en accusation de la famille et de l'école, dont l'héritage culturel et idéologique semble incompatible avec les idéaux d'une jeunesse pour qui les notions de norme et de normalité ne sont plus que les instruments de l'aliénation majeure. De même, les impératifs économiques et techniques d'une société jugée sans âme, impuissante à favoriser l'épanouissement de l'individu, ne sont plus que des mots d'ordre creux et repoussants. Cependant, l'Assemblée, qui incarne le refus des formes et des instruments de la démocratie déléguée, s'avérera vite ingouvernable : l'exigence d'une communication égalitaire, sans contrainte ni tabou, sans médiation ni contrôle externe, et qui ouvre la voie à l'expression d'une subjectivité débridée et souvent incohérente, finit par mener à une forme d'oligarchie chaotique.

Les principes de l'échec de Mai et des protestataires des démocraties industrialisées d'Occident sont relativement communs. Outre que le refus de tout héritage et le projet d'une institutionnalisation de la révolution s'inscrivaient d'emblée dans l'ordre de l'utopisme, le rejet de l'organisation et la tendance à faire de l'action une fin en soi, devaient progressivement isoler et paralyser la contestation. En RFA, l'absence d'un programme d'ensemble, qui résulte en partie de la diversité des tendances qui composaient le SDS, l'a tût contraint à opter pour la lutte ponctuelle portant sur des objectifs à court terme. Or si en France, le bonheur a momentanément coïncidé avec l'actualisation absolue de la devise de la République, l'idéologie qui sous-tendait la transgression importait finalement assez peu. Du reste, l'importance accordée à la vie privée en tant que terrain d'opposition politique et l'effacement de la spécificité des différentes sphères d'activité que supposait l'idée d'une révolution totalisante et unitaire, ont accentué le confusionnisme idéologique qu'impliquait la remise en cause radicale du concept d'objectivité et partant, de la légitimité de toute tradition culturelle. Cette thèse, d'inspiration marxiste, qui fut pour beaucoup le corollaire évident de la critique de la culture et des médias de masse, devait en effet favoriser la diffusion du prêt-à-penser marxiste et du mysticisme de la contre-culture.

Ensuite, et quoique tous les contestataires aient prôné la démocratie directe et l'autogestion, et que, principalement en France, l'influence croissante de Reich soit manifeste de part et d'autre, l'union, imposée par l'action, entre les plus jeunes, libertaires et apolitiques, et leurs aînés, de culture marxiste et existentialiste, engagés à l'extrême gauche, ne pouvait qu'être superficielle. L'appel à la jonction des ouvriers fut davantage dicté par un sentiment d'impuissance face au pouvoir et par l'essoufflement d'une action limitée au cadre universitaire que par la théorie de la prolétarisation. Pourtant, influencés par les manifestations unitaires et par les grèves, certains néo-léninistes se sont crus les promoteurs d'un mouvement qu'ils réduisaient au prélude d'une révolution socialiste.

En prenant argument d'un complot communiste international et en interdisant les groupes révolutionnaires d'extrême gauche, le Pouvoir allait contribuer à leur revalorisation. Face à l'accentuation de la répression, qui semblait annoncer un nouveau fascisme, il était prévisible que leur projet, qui sous-entendait celui de table rase et rationalisait la révolte, attire la jeunesse. Cette union, qui devait accentuer la division du gauchisme politique, fut générale, quoique moindre en Grande-Bretagne, où le succès de la culture pop et la présence des Travaillistes au pouvoir semblent avoir amorti l'explosion du conflit générationnel et contribué à interdire l'idée d'une véritable révolution socialiste.

Alors que Mai renvoie une partie de l'extrême gauche révolutionnaire française à l'orthodoxie léniniste, de nouveaux organes, plus ouverts aux aspirations de la jeunesse, voient le jour. Le plus rassembleur, la Gauche prolétarienne, mao-spontanéiste, incite au refoulement de la subjectivité et à l'établissement en usine. Très contesté par les autres organisations révolutionnaires, ce courant anti-intellectualiste ne conçoit l'organisation que subordonnée aux luttes exemplaires dont la violence croissante doit acculer la bourgeoisie à la guerre civile. Pourtant, ses références à la Résistance, qui répondent au besoin de filiation d'une génération dont le conflit avec la société recouvre aussi la volonté de rappeler et de racheter Vichy, l'Algérie et le néocolonialisme, ne résisteront pas à l'épreuve du réel. Son incapacité à tolérer la mort devait révéler à la jeunesse le caractère chimérique de son identification aux opprimés des pays pauvres ou socialistes. Par ailleurs, tandis que, face à la propension indéfectible des étudiants à l'action ponctuelle et spectaculaire, les trotskistes désespèrent d'unifier leur mouvement en avant-garde, l'appel mao-spontanéiste à la prolétarisation sacrificielle va contribuer à saper la conscience de classe des ouvriers en renforçant leurs aspirations libertaires.

En réalité, la dureté des conditions de vie qui sont imposées aux « établis » ne répond qu'à la focalisation des mao-spontanéistes sur les pôles où la misère et l'exploitation subsistent. Au moment où, dans la plupart des pays développés, le niveau social des ouvriers connaît une hausse sans précédent, le sentiment d'impuissance et d'incompétence que Reich dénonçait ne suffit plus à rendre compte de leur difficulté à s'imaginer constituer une avant-garde révolutionnaire. Outre les ouvriers-alibis, la base ouvrière des néo-léninistes est principalement constituée de jeunes bagarreurs. Confrontés aux travailleurs, qui pressentent leur repli, et seulement accueillis par les plus jeunes, qui retrouvent en eux leur propre besoin d'affirmer leur subjectivité et de se libérer du poids du quotidien, les établis vont rapidement percevoir l'inutilité de leur action et le caractère utopiste, caricatural et masochiste du déni de leur classe.

Pour beaucoup, l'activisme ne fut qu'un moyen — plus ou moins inconscient — d'occulter leur difficulté d'assumer la condition humaine. Cette part de subjectivité, qui entrainait en contradiction avec l'idéal sacrificiel néo-léniniste et avec l'idée du collectif devait encore déformer ces mouvements, que la crainte d'une récupération « bourgeoise » portait alors à introduire le soupçon dans leurs propres rangs et à mépriser le peuple. En dénonçant le maintien paradoxal de la discrimination des sexes au sein de leurs organisations, la hiérarchie qu'elles perpétuent, la morale sacrificielle qui les sous-tend, l'inauthenticité de leur intérêt pour la classe ouvrière et leur

prétendu refoulement de la subjectivité, les féministes vont contribuer à leur dépérissement. En 73, avant même que la révélation de la terreur des régimes communistes n'entraîne leur remise en cause, le gauchisme politique français s'épuise. Quelques mois plus tôt, la Nouvelle Gauche américaine se dissolvait dans des circonstances semblables : rivalités, scissions, appels à la violence ponctuelle, rejet de l'institutionnalisation, déficience organisationnelle, moralisme existentiel, culpabilité de classe et prolétarianisme, anti-intellectualisme et schématisme, la Nouvelle gauche avait fini par interdire tout débat et toute prise en compte du réel, détournant nombre de contestataires vers les tenants de la révolution culturelle de la vie privée.

Celle-ci s'est prolongée à travers un mouvement sans structure, qui érige la culture paysanne en idéal et rêve d'une société libre, socialiste ou anarchiste, fondée sur l'amour, et dont l'économie, ignorant la surproduction et la propriété, répond à la seule logique du don et du contre-don. Par l'expérience de nouvelles formes de vie alternatives et de nouveaux modes d'éducation reposant sur la foi en la bonté naturelle des enfants, les libertaires espèrent générer une race intelligente, déculpabilisée, insoumise, fraternelle et respectueuse de la nature.

Ce « gauchisme existentiel » s'est rapidement scindé en de multiples fronts portés par des revendications spécifiques comme la libération des femmes, l'écologisme ou l'antipsychiatrie, dont les références sont récupérées pour légitimer l'exaltation de la subjectivité, le refus de tous les pouvoirs et savoirs institués et le mépris de la raison, lue comme garante du maintien d'une société dont les interdits constituent la seule entrave à l'accomplissement du bonheur total. Pourtant, les communautés, censées préfigurer la société idéale, vont rapidement s'avérer inaptes à dissoudre la nécessité de l'affirmation d'un pouvoir et celle de la préservation de la vie privée des cercles familiaux qu'elles étaient censées déconstruire. L'impossibilité du consensus lorsque tout est soumis au jugement collectif et le caractère illusoire d'une répartition spontanée du travail destiné à assurer la subsistance du groupe, semblent nier toute virtualité à l'homme qu'il s'agit de créer. L'éroussement de la force de l'interdit mène à ruiner toute forme d'érotisme et l'abrogation des règles collectives implique la démission de l'individu. Par ailleurs, les nouveaux modes d'éducation, qui traduisent avant tout le besoin d'ériger les enfants en rédempteurs d'une société qui ne parvient pas plus à accepter son héritage qu'elle-même, révéleront vite leur inefficacité. D'autres expériences viendront confirmer que l'égalitarisme ne peut signifier la négation des différences de compétence et de talent. Alors que les féministes et les écologistes prennent la relève de la contestation, la contre-culture s'enlise dans le psychodrame, la drogue, la musique et l'art psychédélics. Parfois, un certain nihilisme.

Bien que l'on ne puisse nier ses apports, 68 fut un échec. Son programme n'était peut-être fait que d'un immense refus. C'est pourquoi, aujourd'hui où l'impératif de la négation d'un ordre aveugle, de plus en plus aliénant, s'impose plus que jamais, ce mouvement suscite la nostalgie.